L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI, 10 AVRIL 1885.

# L'ART AU WORLD'S FAIR

DE LA

## NOUVELLE-ORLÉANS.

### LE SALON.

V.

Le titre de ces Revues indique qu'elles seront consacrées à tout ce qui, au World's Fair, est du domaine de l'art. Je dois donc demander ici pardon au lecteur de sortir quelque peu de mon programme et de donner place, dans ce cinquième article, à deux œuvres qui ne figurent point au Art Hall. Elles ont, en vérité, une valeur trop réelle pour que je me m'en occupe pas. En les passant sous silence, je manquerais, ce me semble, à un devoir, et à coup sûr je me priverais d'un plaisir.

J'ai déjà eu l'occasion de parler aux lecteurs de l'*Abeille* d'un peintre espagnol, M. Léon y Escosura, de passage à la Nouvelle-Orléans. Espagnol, si je écrit, mais devenu Français, parisien et même parisien *parisiennant*.

Sa réputation date de loin, à Paris, comme à Madrid, comme à Londres : à parler vrai, son nom est connu, cité, dans tout le monde artistique.

Au cours de son étape à la Nouvelle-Orléans il a utilisé le temps. Ces derniers jours, on pouvait voir chez M. Lilienthal deux toiles qui sont comme la carte de visite P. P. C. de l'artiste à notre population.

*Après la lune de miel*, tel est le titre de la plus importante de ces toiles. *Après!* je le crois pardieu bien ! jugez-en vous même.

Nous sommes dans un salon Louis XV, dont les accessoires témoignent aussitôt qu'on est en présence d'un peintre qui a soinci des moindres détails et ne donne point dans la licence de l'anachronisme. A cet endroit ses idées ne paraissent bien arrêtées, et il est sans doute de ceux qui condamnent cet oubli d'une époque, fût-il même commis par un Paul Véronèse.

Après la lune de miel, avons-nous dit : en effet, voici le personnage, le mari qui traverse la période rousse. Tout le révèle.

Il est là sur un fauteuil, sur la sellette plutôt. Ainsi que les victimes d'autrefois, il s'est paré pour l'immolation. A le retrouver aussi pimpant, on croirait qu'il a gardé son costume de marié.

Le bas est bien tiré, pas un pli; on sent il aime de la conscience, malheureux ! — Le pied est correctement chaussé, la culotte irréprochable; et cependant peut-être ne la porte-il pas au foyer conjugal; les cheveux sont coquettement poudrés ; l'habit est de coupe élégante, du plus joli rose qui soit. Cette teinte rose n'est plus celle de son humeur, par exemple. Oh ! non.

Et si pour vous en convaincre, ce n'est pas assez de cette tête baissée, de cette mine piteuse, observez, étudiez moi, je vous prie, le second personnage.

Une femme, bien entendu ; car pour toute fin de lune de miel on pour toute lune rousse il faut une femme et un homme.... au, au moins.

L'attitude de la belle justifie trop la triste posture du penteur qui est là. Elle est debout ; sa pose et le désordre des objets qui l'entourent, attestent que l'idylle a cessé dans ce ménage.

Son visage se dérobe presqu'entièrement à votre regard ; pourtant les seules lignes qu'on en perçoit, montrent, à ne s'y point tromper, quelle en est l'expression. Elles motivent la déconvenance du mari, qui serait bien tenté, peut-être, d'implorer son pardon, de conjurer cette tempête, et d'affirmer à sa moitié, que, lui aussi, il sera désormais l'époux incomparable, auquel le poète des postes latins fait dire :

Te dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente canebat.

Et puis ce bras droit levé, dont le poing menace ; cette main gauche de la femme froissant une lettre ; cette chaise renversée, cette pelisse dont les manceaux gisent sur le parquet tout décrêté que notre fripon à l'habit rose a ouvert hâtivement le canif destiné à lacérer le contrat de mariage signé d'hier. Fi donc !

Cette opposition dans les deux attitudes est rendue d'une façon maîtresse. Si le mari est atterré sur son banc d'accusé—fauteuil très élégant d'ailleurs—la femme, elle, provoque, tonne ; comme le ministère public, et pièces de conviction en main. Mouvement excellent dans cette femme. Ce n'est point là un personnage figé en peinture; elle respire, elle vit, elle s'agite. Touche ferme et légèreté tout ensemble.

Tel est l'épisode mis en scène par M. Escosura. La haute valeur du pinceau—coloris et dessin—s'y manifeste à chaque trait ; cette simple donnée, ainsi décrite, suffirait à un succès.

Mais le motif se complète de certains détails par lesquels l'artiste se plaît sans doute prouver une fois de plus qu'il y a chez lui de l'esprit à côté du talent.

Voyez plutôt au foyer de cette cheminée. Il y avait là bon feu tout à l'heure, les bûches y pétillaient. Le balbutiant maintenant les tisons pâlissent, bientôt ils s'éteindront, si le mari n'y met pas du bois. Et l'infortuné ne songe guère à ce combustible en pareil moment ! Et même, Dieu sait ce que la femme que voilà, fera tout à l'heure des pincettes. C'est comme une image ironique de cet intérieur que ces cendres sur lesquelles couvent et meurent quelques faibles étincelles. Ici la brosse s'est faite sarcastique.

En avant, au premier plan, encore une ironie voulue. Regardez cette peau de tigre qui s'allonge sur le parquet. On dirait que la bête vient sur vous ; la gueule béante montre les dents ; pour un peu elle mordrait.

L'artiste qui a signé—on pintôt qui n'a pas signé cette toile, car je n'y ai trouvé aucun nom—a évidemment le sentiment très développé de l'élégance ; il ornemente, il historie, pour ainsi parler, d'une façon charmante et chaque objet concourant à son ensemble est toujours bien à sa place.

La touche est alerte, le coloris pimpant, sans être jamais trop allumé ; la lumière gaie, les accessoires disposés avec art, avec esprit.

On remarque dans ce petit tableau des colorations exquises, des détails fidèlement reproduits, pleins de coquetterie, dont chacun a sa signification, est bien étudié, et qui cependant ne donnent pas dans ce léché, cette exagération de fini dont l'œil se fatigue si vite.

Ainsi que je l'ai noté plus haut, ainsi que je crois le comprendre, plusieurs de ces accessoires ne sont pas jetés là au hasard du caprice, ils ont leur raison d'être. l'intention en est précise ; pas n'est besoin de légende pour l'établir. Cette tête de tigre dont les yeux s'allument : ce foyer dont le feu s'éteint, tout cela concourt à l'effet, tout cela achève la pensée du peintre, y ajoute de la saveur, du ragout.

Tout cela dit encore que la dame du logis trouble ne fait point de demi-politique, à l'instar du Cabinet Ferry ; qu'elle n'accepte pas cette situation anormale, fausse, qui n'est ni la guerre, ni la paix; et que l'épouse, impétueuse au maximum, toute blonde qu'elle est, déclare bien officiellement cette guerre.

Il faut voir cette gracieuse, cette vive et spirituelle composition pour en apprécier les valeurs multiples. Les qualités, les jolis effets, la verve y abondent. Toute la scène est dessinée avec une rare certitude de main ; elle est si bien exposée et pesée qu'on la saisit du premier coup-d'œil.

Elle est relevée par un coloris opulent, preste, pimpant, sans jamais être criard.

Glace, guéridon, meubles, tableaux, lustre, tapisserie de haute lisse, le tout se groupe dans une harmonie excellente, gracieuse. Aucun remplissage, rien qui soit d'un goût douteux et employé comme trompe-l'œil.

Par malheur, cette toile que j'examinais lundi dernier, était retirée dès le lendemain, de la vitrine Lilienthal. Je le regrette pour le public, car il faut voir cette œuvre si délicate pour en comprendre les finesses—intentions et exécution—pour se rendre compte —par exemple—d'effets tels que celui de la glace du fond reflétant lustre, tapisserie ; que ce jet de lumière causé par le jour venant de la porte-fenêtre de gauche et qui va se dégradant, en se mêlant au ton brun roux du parquet, et en y produisant ces miroitements qui décroissent et s'éteignent.

La plume—la mienne tout au moins—ne peut reproduire ces traits de la brosse.

*Après la lune de miel* est donc un titre fort heureusement trouvé. Seulement M. Escosura ne craint-il pas d'avoir mal choisi son temps pour mettre ainsi en lumière ce chapitre du mariage ? Nous sortons du Carême. Ce printemps qui s'ouvre, est aussi le printemps des cœurs et la saison classique du mariage. Ne craintil pas d'en arrêter la floraison en dévoilant ainsi les mystères des lunes de miel trop courtes ?

A côté de ce tableau M. Escosura avait exposé aussi une toile de haut mérite dans une autre gamme, et dont le sujet est emprunté à la Louisiane même.

C'est le portrait d'un vieux nègre. Non point de ces nègres de fantaisie, tels que l'on en peut voir dans maintes compositions avec lesquelles la nature n'a rien à démêler ; nègres aussi faux que le créole qu'on jargonne dans certaines œuvres dramatiques.

Celui-là est un noir authentique ; c'est un type connu ; et en supposant même que l'artiste l'eût inventé, il faudrait admettre que ce type là est sorti de son cerveau, est né de sa brosse, bien vivant, bien grouillant—chair et sang. C'est la nature même.

Donc le nègre est accoudé à l'appui d'une fenêtre cintrée. Derrière lui une pénombre où l'œil plonge et perçoit confusément, et sur laquelle s'enlèvent vigoureusement visage et buste du bonhomme.

Ce visage est délicieusement éclairé. Les tons en sont rendus avec une irréprochable fidélité ; c'est de la vérité frappante, remuante. La coulée de soleil qui tombe sur cette figure noire, encadrée de barbe blanche, en diversifie la couleur générale, lui prête, de ci de là, comme une teinte de noir atténué, des tons de tabac sur lesquels on aurait placé un glacis.

Le visage, ainsi éclairé par cette fine flèche de lumière, laisse mieux voir son expression, d'une simplicité, d'une bonhomie ravissantes.

Le sommeil de la bonne vieille tête est enveloppé d'un madras, par dessus lequel se pose, en s'affalant presque, ce qui fut autrefois un chapeau, assurent les antiquaires.

Que fait là le brave noir, immobile, contemplatif, œil vague ? Où va ce regard indécis ? Partout, nulle part. A quoi, à qui pense-t-il, rêve-t-il ? A personne, à rien peut-être. Mais comme tout cela fait tableau ; comme tout cela a vie, palpite, intéresse.

J'avoue que jusque là je ne connaissais rien de l'œuvre de M. Escosura; ce que je viens d'en voir m'est la sure garantie que sa réputation repose, non pas sur la camaraderie, la cabale, le parti pris, mais sur la base sérieuse d'un talent gracieux, bien équilibré. Dessinateur et coloriste. Je comprends aisément que ses toiles s'enlèvent vite et à beaux deniers. C'est un pinceau fin, distingué, sympathique surtout, et en cela l'homme vaut l'artiste.

Jusqu'ici je ne me suis guère occupé que de la France au Salon. Aujourd'hui, si vous n'y faites point objection nous passerons en Belgique. Aussi bien, en se portant de l'une dans l'autre, on ne s'aperçoit guère qu'on a changé de pays. En Belgique on retrouve même langue, mêmes mœurs, mêmes goûts, mêmes tendances littéraires, artistiques qu'en France. Le cadre seul se rapetisse. On l'a dit, non raison : Bruxelles, c'est à peu près Paris vu par le gros bout de la miniature. Donc si le cadre est petit, il n'en est pas moins très séduisant.

Ici, comme dans la réalité, comme sur la carte, France et Belgique se touchent. Franchissons donc la ligne frontière, la ligne mitoyenne, et arrivons au Salon belge.

Les artistes belges ont été des premiers à répondre à l'appel de la Nouvelle Orléans ; leur gouvernement a été le premier, on peut être plus vrai, a été le seul à subsidier notre entreprise, c'est à dire à aider, par une allocation de fonds, les envois d'objets provenant de Belgique, dans le domaine du commerce, de l'agriculture, de l'industrie, de l'art.

Sous le rapport de la peinture, son contingent est même le plus fort.

La salle qui lui a été affectée est abondamment pourvue. Le nombre des tableaux a dépassé de beaucoup nos prévisions, et parmi eux bien des toiles sont à citer.

Cette collection comprend 113 artistes et 119 tableaux.

Je dois le répéter, afin qu'il ne puisse exister aucun malentendu entre mes lecteurs et moi : la question de valeur artistique n'a absolument aucune relation avec l'ordre où je décrirai dans lequel je cite les toiles et les analyse.

Je les prends quelque peu au hasard ; et quand sera terminé ce très laborieux travail, qui se prolongera assurément jusqu'à la clôture de l'Exposition, on pourra se rendre compte que fréquemment je ne suis occupé d'un ouvrage d'une médiocrité manifeste, avant d'arriver à des peintures marquées au coin du savoir et de l'imagination.

Si j'avais à détailler, par ordre de mérite, les envois de la Belgique, peut être faudrait-il, en prenant le Salon, m'occuper, avant tous, de quelques-uns de ces peintres qu'on nomme animaliers, en argot d'atelier : MM. Edmond de Pratère et E. Verboeckhoven, par exemple. Ils y sont, en effet, tête de colonne.

Aujourd'hui j'entamerai cette revue des artistes belges par la note gaie, et donnerai d'abord mon attention à la composition de M. Emile Claus : *Combat de coqs en Flandre* (No 561).

Cette page de grand format n'est pas de celles devant lesquelles on puisse passer indifféremment. Pourtant je débuterai dans cette appréciation critique par une consignation ; je proteste contre les deux héros qui ont donné lieu à cette production : les deux coqs sont tout réussis ; dessin et couleur absolument indécis, lâches.

Il est vrai qu'en dépit du titre du tableau, on peut dire qu'ici les combattants, c'est à dire les deux volatiles qui devaient être les personnages principaux, deviennent les accessoires, des presque comparses.

Ce qui vous préoccupe, ce qui attire l'œil, ce qui l'attache, c'est cet amphithéâtre où s'étagent ces bonnes têtes de Flamands, assez friands de ce genre de spectacle que Cubains et Louisianais.

Ici M. Claus a montré un véritable talent de composition, de distribution. Très joliment rendus ces gradins s'échelonnant les uns au-dessus des autres ; très bien présentée cette gamme de spectateurs à expressions, à attitudes si diverses.

L'auteur s'est proposé de jeter sur ces gradins des types multiples, une mosaïque de physionomies variées, mais tout en se renfermant dans cette nature flamande que vous connaissez. Il y a réussi.

Je n'ai pas compté les individus qui sont là ; ils sont nombreux, à coup sûr. Et cependant le peintre, faisant preuve de grandes ressources, en portraituran des modèles avec lesquels il est familier, qu'il a sans doute rencontrés à ce genre de cirque, le peintre ne se répète guère.

Suivez ces étages de spectateurs, et à chacun d'eux vous trouverez une personnalité qui n'a rien de commun avec celle du voisin. Comme on dirait en langue de commerce, c'est un stock d'individualités représentant des types opposés, et tous vrais ; quelques uns d'un naturel frappant.

Je citerai, entr'autres, au second gradin, ce visage rebondi, exubérant de santé, que surplombe un crâne, nu comme billoquet, et que le moindre frottement ferait reluire ainsi que toile de billard. Il écoute celui qui lui parle à Porellen, un loustic assurément ; il l'écoute avec une attention intense que chaque ligne accentue. Et les mots souffles sont de son goût, car il rit, mais du rire le plus franc ; yeux et lèvres sont de la partie. Tant et si bien qu'il en a un moment oublié sa pipe, que sa main droite tient suspendue.

Plus haut, au sommet de l'amphithéâtre, accoudée sur l'expression de la fille chargée du plateau de faro, sa physionomie au l'air laisse aisément deviner ce que lui dit son entrepreneur interlocuteur qu'elle écoute complaisamment. Les tonalités se croisent dans ce tableau ; on y note toute une gamme de très carnations vives, surchauffées, qui distinguent messieurs les buveurs de bière ; carnations s'accentuant mieux encore quand au capiteux du faro se joignent les excitations que provoque le jeu auquel on se livre dans ces arènes de coqs.

Sous le prétexte de portraiturer des Flamands, le peintre ne s'est pas oublié à des enluminures exagérées. Ici et là les couleurs sont vives, les yeux brillants, pétillants, mais jamais outre mesure.

La toile est pleine de gaîté, d'entrain ; une galerie de photographies, mais de photographies retouchées, avivées par une main experte.

Celui qui a ainsi groupé toute cette joyeuse bande n'est pas, à coup sûr, un artiste ordinaire.

Si, comme je le suppose, vous aimez les contrastes, passons du comique au drame ; allons à cette autre toile, No. 472, signée J. S. Vandenbussche : *La Retraite de Russie.*

On je me trompe fort, ou l'aspect général de cette toile vous impressionnera vivement et tout d'abord. C'est l'un des épisodes de cette tragédie de la retraite de Moscou ; l'une des plus terrifiantes dans l'histoire de ce siècle et de l'humanité. Le soleil s'est éteint sur ces landes désolées ; le ciel est plaqué d'un convercle de plomb ; la terre disparaît sous un linceul blanc ; la neige partout. On dirait l'une de ces scènes de violence, d'épouvante et de mort, que la nature produit dans les régions polaires.

Dans l'ombre qui s'épaissit sous la capote d'un traîneau, le grand empereur sans, ayant à ses côtés un officier, dont le regard inquiet voudrait aller au-delà de l'horizon.

La tête de Napoléon est remarquable d'expression ; teint blafard, œil profond, mais chargé de douleur. Il pense, il plonge dans l'abîme de sa pensée. On dirait qu'il pressent que c'est le commencement de la fin ; on dirait qu'à travers les espèces il lit déjà ces deux mots redoutables : WATERLOO—STE HÉLÈNE. L'attelage est formé de deux chevaux ; l'un d'eux, noir, l'autre, isabelle et qui peut-être rappelle les fameux chevaux isabelle du Sacre au géant qui médite.

Un cavalier monte le cheval de droite. Les bêtes sont lancées à une furieuse allure ; il semble qu'elles soient effrayées de l'immensité du désastre, et qu'elles veuillent fuir ce sol fatal où en trois jours vingt mille hommes vont périr de froid et de faim, sur la route de Wilna. Le temps est glacial, mortel ; pourtant des flammes jaillissent des yeux, des naseaux de ces deux chevaux affolés; et la vitalité semble redoubler en eux pour les mener plus vite au terme du voyage.

Le cavalier, d'un mouvement superbe, d'une expression vraiment saisissante, les presse, les pousse avec énergie, avec frénésie. Il leur voudrait la vélocité des tempêtes. N'emportent-ils pas l'homme du destin....

A la droite, un groupe sombre, désolant.

Une femme, cheveux flottant à la bise, vaincue par la fatigue, est assise dans la neige ; un chien s'est réfugié sur ses genoux pour s'y réchauffer ; la tête d'un petit tambour, un enfant de troupe, repose sur son sein. Tête enveloppée d'un bandeau ; une jambe presque nue, l'autre, blessée, encerclée de loques. Tous trois, femme, enfant et chien dorment un sommeil préface de mort.

Ils dorment aussi, ou plutôt il semble que le froid implacable les ait changés en statues, ces trois soldats, dont l'un porte l'image du pays, le drapeau tricolore. Deux de ceux-là s'appuient à la roue d'un canon pris dans les neiges. Le porte-drapeau est en partie enveloppé des couleurs nationales, son abri avant d'être son linceul. Le troisième soldat, couvert d'un manteau grisâtre, s'appuie sur le canon de son mousquet. Tous sont là, immobiles, rigides, inconscients, et ils ne verront même point passer ce sinistre traîneau, qui porte cependant César et sa fortune, qui porte leur idole, leur Dieu.

Ce tableau de ce drame muet, terrifiant, prologue de tant d'autres drames, planent dans l'espace immense des oiseaux de proie. Leur instinct les a conduits là : ils y font leur funèbre tournoie aérienne ; ils savent que bien des cadavres resteront sur ces steppes longues et désolées. Les festins ne manqueront pas à leur voracité.

L'idée de cette composition a une certaine grandeur ; elle est la conception d'un dramatiste ; elle va à l'âme ; elle y éveille des souvenirs douloureux, elle évoque tout un passé de splendeurs et de calamités.

Le scenario est remarquable ; l'exécution vaut le scenario. En face d'un pareil sujet, il y avait grand danger pour le peintre de tomber dans le théâtral. Il a échappé à ce péril.

Les menaces, les colères de la nature ; l'anéantissement moral du Titan presque foudroyé ; la course folle des chevaux ; la furie du pantillon ; l'expression, les attitudes de ces êtres que les fatigues et les souffrances ont vaincus, tout cela est décrit avec de la puissance.

L'artiste, en traçant cette toile, était évidemment ému et son émotion se communique irrésistiblement. Et son talent en est d'autant plus affirmé que, pour obtenir ses effets, il n'a eu recours à aucun charlatanisme de pose ou de coloris. Il n'a appelé à lui que les moyens les plus simples, il a été dramatique en restant sobre de mise en scène et de coloris.

Cette toile est indubitablement l'une des plus mouvementées qui soient au Salon. L'intérêt s'en impose ; elle se distingue par des qualités diverses : l'invention, la vigueur, le sentiment, la couleur.

Je voudais vous parler d'un autre tableau—dans la donnée dramatique aussi—qui figure au Salon de la Belgique. L'œuvre a pour titre : *Le dernier jour de Pompei.* Je suis forcé d'y renoncer cette fois. Le temps et l'espace ne me permettraient pas aujourd'hui de donner l'attention qu'elle mérite à cette œuvre devant laquelle la foule des visitéens aime à s'arrêter. Elle a certainement son importance, de la largeur dans sa conception, des côtés très brillants dans son rendu, mais des inégalités aussi. J'y reviendrai dimanche.

L. PLACIDE CANONGE.

CONTRALTO. Le bruit nous arrive que Mlle Bauman, une des élèves les plus distinguées de M. Gregorio Curto, se propose de donner prochainement à l'Opéra un Concert vocal et instrumental.

Nous avons déjà eu plus d'une occasion de parler de cette toute jeune fille, dont la voix est charmante, l'intelligence musicale très prompte, très développée, l'acquis déjà grand, et en apprenant qu'elle se destine au théâtre, nous nous faisons un plaisir de lui adresser notre encouragement et nos meilleurs souhaits.

C'est en Europe qu'elle désire débuter ; c'est là qu'elle a l'intention de se rendre, afin d'entendre et d'étudier les individualités qui sont à la tête de l'art.

Le produit de ce Concert est destiné à aider Mlle Bauman dans la réalisation de son projet.

NOUS TAVIENDRONS sur ce sujet.

GRAND OPERA HOUSE.—*Le soir 4 Blot in the Scutcheon et The King's pleasure (Grangeon).* M. Barrett paraîtra dans les deux pièces.

Demain en matinée, même spectacle ; le soir, *Jules César.*

On nous prie d'annoncer que durant la seconde et dernière semaine de son engagement, M. Lawrence Barrett jouera le drame *Francesca da Rimini*, le lundi, le mardi et le mercredi soir et le jeudi en matinée ; jeudi soir, *Yorick's Love* et *David Garrick* ; le vendredi, *Much ado about nothing* ; le samedi en matinée, *Roméo et Juliette* et enfin le samedi soir, représentation d'adieu, *Hamlet.*

On peut dès aujourd'hui retenir ses places.

Nous n'avons point assisté aux représentations de M. Lawrence Barrett et nous ne pouvons, par conséquent, écrire une appréciation de l'artiste. Bornons nous à noter qu'il y a toujours succès pour lui et marjoupin de recette pour la caisse.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—La fine comédie *Young Mrs. Winthrop* a fait jusqu'ici brillante campagne. Elle sera jouée trois fois encore : aujourd'hui, et demain à la matinée et en soirée. Les rôles en sont tenus par Mlle Carrie Turner (créatrice du personnage Constance Winthrop), Dollie Pike, Katie Wilson, Marie Burroughs ; MM. George Clark (créateur du rôle de Douglas Winthrop), Leslie Allen, E. M. Holland, M. Morton et Henry Pincus, tous membres de la troupe du Madison Square Theatre.

Dimanche, changement de programme ; reprise du *Rajah.*

THÉATRE ST-CHARLES.—Les dernières représentations de *Lady Clare* auront lieu aujourd'hui et demain. Ce drame, comme tous ceux qui sont empruntés à la scène française, est devenu immédiatement populaire aux Etats-Unis. Cette popularité s'est malheureusement peut-être aussi rapidement épuisée. Il faut le dire, non pas que le public ait cessé de goûter ce charmant ouvrage, mais parce que, pendant quelque temps, on en a trop joué, et les abonnés, les habitués du St. Charles regrettent de le voir disparaître si promptement de l'affiche.

Bien des personnes n'ont pas eu encore l'occasion de l'entendre et la plupart de ceux qui le connaissent le revoient avec plaisir. C'est ainsi qu'il en est toujours des œuvres d'un mérite sérieux.

La troupe du Théâtre Wallack passera de *Lady Clare* à *La Belle Russe*, dont la reprise aura lieu après-demain dimanche.

GRUNEWALD-OPERA-HOUSE — Hier le service en porcelaine française a été gagné, nous annonce-t-on, par le Shérif Baker (Butler 7).

Ce soir, riche programme et nouvelle distribution de 100 cadeaux, parmi lesquels nous citerons une montre de femme, une montre d'homme, toutes deux en or et un riche pot en argent.

—La première séance de la Convention Générale des Médecins Homœopathes a eu lieu hier soir, à la Salle Tulane, Université de la Louisiane.

On y a fait choix des officiers suivants :

Président—Dr Geo. Fellows, Appleton, Texas ;

Vice-Président—Dr Joseph Jones, de San Antonio, Texas ;

Secrétaire—Dr Charles J. Lopez, de la Nouvelle-Orléans ;

Sous-Secrétaire—Dr Louis A. Fallizaud, de Savannah, Georgie.

**Jour des Bourses et des Négociants de la Nouvelle-Orléans.**

Afin de fournir l'occasion aux commis et autres employés des marchands et commerçants de la Nouvelle-Orléans de célébrer d'une manière convenable ce jour à l'Exposition, il est instamment requis que toutes les maisons d'affaires soient fermées à midi aujourd'hui (vendredi), 10 avril.

ABE BRITTIN,
Bourse au Coton.
E. F. DEL BONDIO,
Bourse aux Produits.
R. F. PETRES,
Bourse aux Actions.
J. A. CHALARON,
Association Maritime de la Nouvelle-Orléans.
H. W. TIMBRELL,
Bourse Mexicaine.
THEO. KAHN,
Lumbermen's Exchange.
RICHARD HEERICH,
Association des Presses à Coton de la Nouvelle-Orléans.
CLARENCE H. THAYER,
10av—1t Secrétaire Comité Conjoint.

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

—DE LA—

## NOUVELLE-ORLÉANS.

Une affluence considérable de visiteurs assistaient hier aux concerts de l'après-midi. Les recettes de l'Exposition ont été de $3,662 50. Aujourd'hui, jour des négociants de la Nouvelle-Orléans ou *Merchants Day*, il n'est pas douteux que la foule se porte à l'Exposition Universelle, plus dense et plus nombreuse que jamais.

Cette journée sera aussi celle de la visite des élèves de toutes les écoles orléanaises. On compte que plus de 5000 enfants se trouveront avant midi à l'entrée du *Music Hall*. Les soins de l'arrangement de cette fête de l'enfance ont été confiés à un comité comprenant MM. ULRIC BETTISON, président ; LYNDON A. SMITH, représentant le général JOHN EATON, président du département d'éducation, LUTHER W. MASON, D. L. MITCHEL et l'organiste W. H. PILCHER.

De midi à 1 heure, le *jubilé des enfants* aura lieu dans la salle de concert. Sur la vaste estrade semi-circulaire, nouvellement construite, on entendra des chœurs composés de plus de 3000 voix enfantines.

Puis viendra, vers 2 heures, l'enlèvement des voiles qui recouvrent la statue du coton. Ce groupe qui est l'œuvre de M. E. Teste, sera présenté à la Bourse du coton par le bureau des directeurs. Le discours de présentation sera prononcé par notre éminent concitoyen, le colonel G. A. BREAUX. Ensuite M. GEO. DENEGRE répondra au nom de la Bourse du coton. L'infatigable et populaire musique du 8ème régiment mexicain, prêtera naturellement son précieux concours, pour varier les intermèdes de ces cérémonies.

Déjà il n'est plus douteux, à l'aspect des recettes quotidiennement publiées dans les colonnes de l'*Abeille*, que l'Exposition est réellement entrée dans une phase nettement rétributive. Le chiffre des perceptions est généralement de 3 à 4000 dollars chaque jour, et celui des dépenses d'entretien est inférieur à $1900. Il s'ensuit naturellement que le bilan général se solde tous les jours par un progressif excédant de l'actif.

D'autre part, comme nos dépêches l'ont annoncé hier, le secrétaire du Trésor par intérim a lancé de Washington une circulaire invitant toutes les personnes en possession de créances sur l'Exposition Universelle, et payables sur l'allocation votée à cet effet le 3 mars dernier, à faire parvenir ces états au secrétariat du Trésor dans le plus bref délai. D'autre part aussi le directeur-général a été invité à fournir un état détaillé du passif de l'Exposition, à la date où le subside ci-dessus vise a été voté. Dans ces conditions, il n'est plus douteux qu'en cas de partage, concurrence entre les documents de contentieux réclamés, les créanciers de l'Exposition seront rapidement désintéressés.

*Le 30 avril*, comme l'*Abeille* l'a déjà annoncé, sera la fête de la section française. On nous assure que le gouverneur McEnery a envoyé une circulaire aux gouverneurs des Etats dont les noms suivent : Arkansas, Missouri, Kansas, Minnesota, Nebraska, Iowa, Colorado, Oregon, et des territoires suivants : Dakota, Utah, Wyoming, Idaho, Montana et Washington. Cette circulaire a pour but d'inviter les autorités de ces 8 Etats et de ces 6 territoires à prendre part aux fêtes du jour de la Louisiane, par la raison que toutes ces circonscriptions faisaient jadis partie de la "grande Louisiane", dont la cession par la France en 1803 les fit toutes entrer dans la vaste famille des Etats-Unis.

On nous a prié de visiter dans la grande galerie américaine de gauche du palais principal une exposition de lutherie de Philadelphie, annexée à la grande entrade de la maison GRUNEWALD.

Nous avons déjà parlé d'une élégante et haute vitrine bien éclairée, où l'on remarque un violoncelle, trois violons et une *viola*, qui ressortent fort avantageusement sur le fond du velours noir. Autant que le permet l'examen lenet, ces instruments ont fort bon air et semblent être exécutés avec un fini et une précision qui en font des objets harmoniques fort recommandables.

Nous avons donc examiné une nouvelle exhibition du même grand lutherie philadelphien : c'est à dire une belle armoire en cercle le jour et la lumière et qui est située sur le côté Nord de la même entrade. C'est meuble de grand style contient le violon d'une exécution très soignée, un cornet à piston qui, à l'ouïe, nous assure tout, essaye et recommandé par M. Encarnacion Payen lui-même. L'on remarque en outre un violon non achevé, c'est à dire en bois blanc non verni, indiquant la première phase de la fabrication. Citons aussi un violon à la tenue sombre et antique, copie de Nicolas Amati.

Cette lutherie aujourd'hui célèbre a obtenu une médaille de première classe à l'Exposition de Philadelphie en 1876 pour les instruments à cordes. Nous lui vivement conseiller aux amateurs de ne pas oublier de visiter cette intéressante exhibition.

**Le comptoir de vente des numéros de l'Abeille est installé dans la galerie des machines du Main Building au pavillon arrière de la section française, auprès de l'entrée de la grande Sixième de Williamsville. (Poteaux G. 15 et FF. 14.)**

## CHRONIQUE DE LA VILLE.

**Nouvelle-Orléans, 10 avril 1885.**

Température—Beau temps, plus chaud venteux variant vers hausse de la température.

**Température du 9 avril 1885.**

| Thermomètre de C. Durant, Opticien | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 6 heures du matin | 70 | 21 |
| Midi | 81 | 27 |
| 3 P. M. | 82 | 28 |
| 6 P. M. | 73 | 22½ |

Nlle-Orléans, Lne, 9 avril 1885, 2.00 p. m.

Températures (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Atlanta | 66 | Louisville, Ky | 48 |
| Augusta, Ga | 70 | Memphis, Tenn | 57 |
| Corsicana, Tex | 62 | Mobile, Ala | 72 |
| Cairo, Ill | 48 | Montgomery, Ala | 70 |
| Chattanooga, Tenn | 53 | Nashville, Tenn | 51 |
| Cincinnati, O | 42 | Nlle-Orléans | 76 |
| Davenport, Iowa | 41 | Omaha, Neb | 42 |
| Dallas, Tex | 64 | Pittsburg, Pa | 35 |
| Galveston, Tex | 76 | Savannah, Ga | 66 |
| Indianola, Tex | 81 | Shreveport, La | 77 |
| Keokuk, Iowa | 38 | St Louis, Mo | 44 |
| Key West, Fla | 73 | St Paul, Minn | 31 |
| La Crosse, Wis | 47 | Vicksburg, Miss | 74 |
| Leavenworth, Kan | 45 | Yankton, D. T | 45 |

### MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

**Mariages.**

Warren F. Houghton à Mlle Estelle R. Howard.
Samuel Locke Bragg à Mlle Vivian Williams.
Peter Powers à Mlle Sarah Gray.
Chas. Dépaste à Mlle Ella Grant.
Alfred Robelot à Mlle Hélène Fauconny de Cassagne.
Edward Burke à Mlle Fannie Ford.
Henry Griggs à Mme Vve Andina Harrison.

**Naissances.**

Mme P. J. Huder, un garçon.
Mme John Wagner, un garçon.
Mme Joseph Bien, un garçon.
Mme Prosper P. Bernol, un garçon.

**Décès.**

Mme Marinda J. Silk, 28 ans, Galveston, Texas.
Benjamin Miles, 35 ans, 161 Lesseps.
Charles Atheor, 72 ans 185 Français.
Sarah Sanders, 60 ans 186 1/2 Derbigny côté sud.
Jane Coleman, 7 mois, avenue Washington et Claiborne.
Louis F. Bein, 3 mois, 675 1/2 Constance.
Mme Catherine Chring, 30 ans, Berlin et Tchoupitoulas.
Walker Tracy Wilkinson, Donaldsonville, Lne.
Mme Vve Leila Ames, 56 ans, Poydras et Remparts.

### Voyageurs arrivés.

HOTEL ROYAL.

M. et Mme L. M. Sheldon, C. W. Sheldon, Brooklyn, N. Y.; W. H. Gaston et dame, Miss Laura Gaston, Mlle May Thomas, Dallas, Texas; Mlle E. Wright, Dicksons Springs, Tennessee; Miss A. C. Camp, Col. Gaston, Royal A. Finn, Theo. Camp, Dallas, Texas, Hugh A. Hamilton et dame, Memphis, Tennessee; Mother Agnes, R. N. Co., Galveston, Texas; Dr H. C. M. Page, New York; E. A. Hufeldman, Cincinnati, O; Adam Strain, Darien, Ga.; Samuel Blair, W. H. Kelly, San Francisco, Cal.; Miss G. H. Pierce, Miss Ida Whitehouse, Dover, N. H.; G. O. R. Conardin et dame, Richmond, Vie.; R. H. Cole et dame, Mlle E. M. Cole, Miss.; Mlle S. B. Packard, Atlanta; M. et Mme J. Norman Brooks, J. D. Crawford et dame, New York; Victoriano F. Angelo, Saltillo, Mexique; Miss Jno Cochrane, Mlle Cochrane, Memphis, Tenn.; Minnie Raymond et dame, Las Cruces, Nouveau Mexique; F. M. Peyers et dame; Miss E. L. Chalk, Seymour, Texas; A. Salomon, Mobile.

**Ventes inscrites aux bureaux de la nouvelle-Orléans.**

Geo. Moorman à W. B. Ringrose, un terrain et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues St-Charles, Julia, Girod et Staffan.....$7075

Charles G. Johnson et al. à Chas. Wm. Brand, un terrain et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Pitt, Webster, Prytanée et Bloomingdale.....$825

Théo. Morano à Mme Veuve V. Mantegey, un terrain et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Annette, Girod, St-Antoine et St-Jean-Baptiste.....$600

W. O. Wellis à Mme B. Millet, un terrain et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Hurst, Jeannette, Calhoun et la Pare.....$600

F. Meunier à C. H. Rodich Jr., deux terrains et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Miro, Canal, Tonti et Gasquet.....$1000

Le même à R. L. Patterson, un terrain et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Gasquet, Miro, Canal et Tonti.....$450

M. Payre et L. Payre à Laurent Faget, un terrain et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Decatur, Bienville, Douane et Clinton.....$6000

François Meunier à Michael Walsh, deux terrains et bâtisses dans l'Ilet compris entre les rues Gasquet, Miro, Canal et Tonti.....$900

**Cour de circuit des Etats-Unis**—Ce tribunal a rendu hier matin un arrêt dans le procès de la Compagnie du Téléphone vs John W. Glenn, arrêt en vertu duquel le défendeur est blâmé d'avoir fait déplacer plusieurs poteaux de la Compagnie aux environs de la douane, pour l'exécution plus active de travaux qui s'y font, et en vertu duquel aussi personne n'a le droit de toucher à aucuns des poteaux de la Compagnie.

**Cour civile de district.** — Les successions de Mocus Richardson, de Mme Charles Morgane et de Mme N. T. Richard ont été ouvertes.

Mme Catherine W. Leizenber et autres vs Marie L. Egan—Action en recouvrement de $11,000. Les plaignants se réclamant des héritiers de leur oncle J.